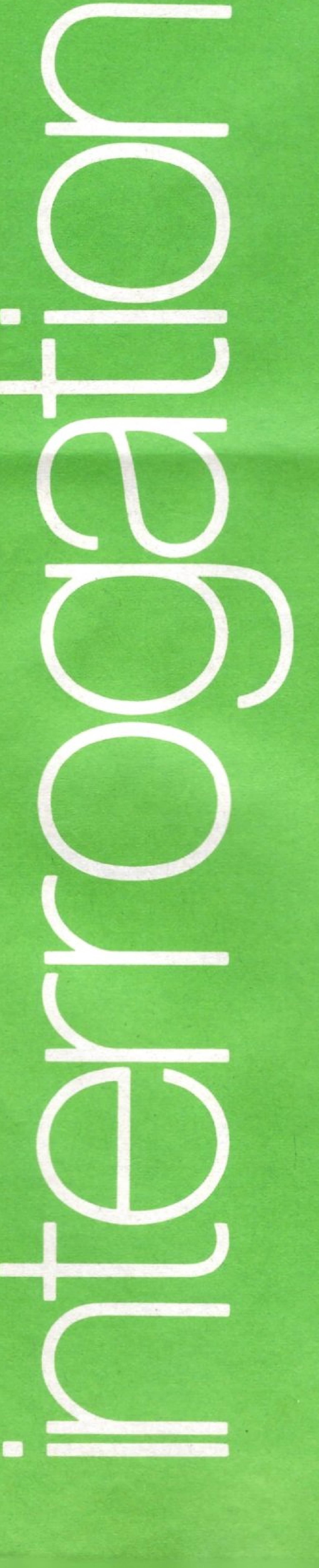




N° 6 / OCTOBRE 1989
PARAIT 8 FOIS PAR AN

Il y a dix ans, un peuple a dit non...

Qui donc n'aime pas fêter son anniversaire? Ou celui d'un(e) ami(e)? Plus les liens sont profonds, plus la joie est partagée et éclatante.

Eh bien, nous aussi, nous sommes en fête aujourd'hui. Vous vous souvenez? Nous avons souvent parlé du Nicaragua. Il y a 10 ans, son peuple a dit NON. Non à la dictature, non à la main-mise américaine. C'était David contre Goliath. La lutte a été et reste rude et les victimes très nombreuses. Ce peuple a besoin de solidarité. Nos volontaires sont allés sur place. L'un deux même - Maurice Demierre - a versé son sang pour ce peuple qu'il aimait.

Nous ne pouvons par conséquent rester indifférents à ce qui se passe là-bas, à ce peuple en souffrance. C'est pourquoi nous ouvrons largement nos colonnes à cet événement, vécu et commenté par nos volontaires sur le terrain.

Les options du gouvernement peuvent plaire ou déplaire selon les tendances politiques de chacun, mais n'oublions pas que c'est un peuple en guerre depuis 8 ans et qu'un idéal démocratique ne se forge pas en quelques années. Malgré tout, la paix et l'espoir sont en marche, fruits d'une volonté de justice par les plus déshérités de ce peuple d'Amérique centrale.

Bernard Grangier

Le château

Le château de Requesens se trouve à quelques kilomètres du petit village catalan où nous passons nos vacances d'été depuis vingt ans. Nous l'avions visité la première année, car sa silhouette blanche au fond des montagnes avait attiré nos regards.

Il n'y a pas de route depuis notre village pour monter au château. Il faut revenir sur la route nationale et monter à Cantallops qui est un village plus petit encore que le nôtre. Depuis Cantallops plus de route, il est déconseillé de prendre sa voiture, sauf s'il s'agit d'une jeep, car le chemin qui mène au château est caillouteux à souhait.

Alors, comme un pèlerinage, on fait le chemin à pied au milieu d'une forêt de chênes-liège centenaires qui procurent, même en été, une agréable sensation de fraîcheur dans le clair-obscur des bois.

Et on arrive au Château de Requesens. Il est presque blanc et parfaitement conservé, trop à l'écart des routes il est ignoré et inconnu des guides touristiques. Il est vide, ses derniers occupants étaient des soldats, vers 1960, qui l'avaient transformé en caserne pendant les travaux de construction d'une route militaire dans les environs.

Maintenant il est totalement abandonné, pour le visiter, il faut demander la clé à une ferme qui se trouve au pied de la montagne. La clé dans ses mains, on ne peut pas éviter de se sentir châtelaine. Il est beau mon château. Les chambres au premier étage sont peintes en rose avec des petites fleurs dessinées dans les coins. On devine la cuisine dans la cour et les écuries, on imagine un petit jardin au pied des fenêtres.

Il a un système de récupération des eaux de pluie qui étaient canalisées depuis les toits vers un réservoir dans la cour. Et pour que cette eau ne se perde ni ne se salisse, les toits sont en marbre blanc et les canalisations qui serpentent à côté des escaliers aussi. Je vous le dis, c'est une merveille mon petit Château de Requesens aux toits blancs.

J'ai gardé de ma première et unique visite une nostalgie des temps passés. Je rêve que j'achète le château, que je le rends sonore, vivant et que j'en fais un lieu d'accueil pour voyageurs de la vie. Nous ferions de la musique, nous serions amis et les soirs de tramontane, quand le vent semble vouloir arracher les maisons de leurs fondements, nous réciterions des poèmes pour assourdir notre peur.

Comme tous les ans, cette année je me suis promise d'y retourner. Chaque fois que depuis notre village je voyais les toits du château briller sous le soleil, je me répétais que je voulais le revoir encore une fois.

Je suis rentrée de vacances et je n'ai pas revu mon château.

Mais j'aime mieux ne pas l'avoir vu... et me dire que je le verrai l'année prochaine.

Le Château de Requesens matérialise mes rêves, mes désirs d'enfant-adulte qu'on ne réalise jamais.

Quand je ferme les yeux, je me revois grimpant le chemin difficile dans la forêt pour monter au château. J'ai la clé, j'ouvre la porte, je revois les chambres, la grande cheminée du salon, je monte sur les toits blancs, je vois la forêt, le chemin qui s'en va, la plaine au fond... le silence.

J'ai eu l'impression de redécouvrir mon âme en visitant le château, car elle est cachée, le chemin y est aussi difficile et il faut chercher et prier pour avoir la clé d'entrée.

Mais ce sont les toits en marbre blanc qui me parlent très fort.

Des toits qui ne servent pas qu'à couvrir une maison, mais qui récupèrent les eaux des tempêtes, de la même façon que mes tempêtes à moi me font gagner en sagesse. Des toits en marbre blanc qui brillent au soleil pour le plaisir des yeux, comme j'aimerais apporter la joie et le bonheur aux miens.

Mon château, mon âme... à redécouvrir.

Régina Mustieles



Une fleur dans le désert...

(pour remonter le moral des chercheurs d'appartements normaux)
Dur, dur pour avoir un appart. Beau, grand, pas cher...

Après de longues recherches
Après avoir passé par des moments de cafard
Après n'y avoir presque plus crû...
Après le dernier suspens...
L'aura-t-on...?
«Il y avait un sacré paquet de gens dessus...
«Mais on a eu un bon contact avec les proprios...
«On est pas les seuls... et pourtant...
«Depuis le temps qu'on cherche...
Le couperet est tombé...

ON L'A
OUF!!!

C'était déjà combien le loyer?
ç*%&.- par mois plus les charges...
T'es sûr!?
Mais oui ils l'ont dit plusieurs fois...
Mais ça va plus jouer...
Comment ça?
Si ils demandent ç*%&.- c'est râpé...
T'es sûr?
Tu crois que j'ose aller leur dire
Que tout compte fait, on renonce...
C'est trop pour nous...
Tu vois une autre solution...?
Y-avait tellement de monde sur l'appart...
Mais ils nous ont dit qu'ils avaient eu
tellement de peine à choisir...

Alors... ils étaient fâchés?
Non!
Je leur ai dit notre erreur...
et notre regret.

Ils ont proposé que nous payons la somme qui nous va. Et que dans 6 mois nous arrivions le plus près possible . De ç*%&.-!!!!!

Gilbert Zbären

ç*% &.- par mois c'est une somme tout à fait normale pour le type d'appartement et il ne s'agit pas d'un appartement de luxe, mais d'une histoire vraie comme d'habitude...



Info-Pile... et puis après?

Important changement à la radio. Un concept nouveau concernant l'information voit le jour: 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7, des flashs horaires «rapides, complets, modernes, utiles». Au moment où j'écris ce papier, l'expérience n'a pas encore commencé et je ne peux donc rien en dire. Simplement partager une question. La nouvelle aurait dû, en effet, m'emballer et pourtant...

M'emballer parce que, pour les chrétiens, l'information est d'un enjeu décisif. Dans sa 1ère lettre aux Corinthiens, Saint Paul a recours à la comparaison du corps en demandant que «les membres aient un commun souci les uns des autres»; et il continue; «Si un membre souffre, tous les membres partagent sa souffrance; si un membre est à l'honneur, tous les membres partagent sa joie. Or vous êtes le corps de Christ et vous êtes ses membres, chacun pour sa part.» (12,26)

Or comment avoir le souci les uns des autres, comment savoir que les autres souffrent ou sont dans la joie sans l'information? Plus encore: est-il possible, sans elle, d'être homme vraiment, citoyen d'un monde solidaire?

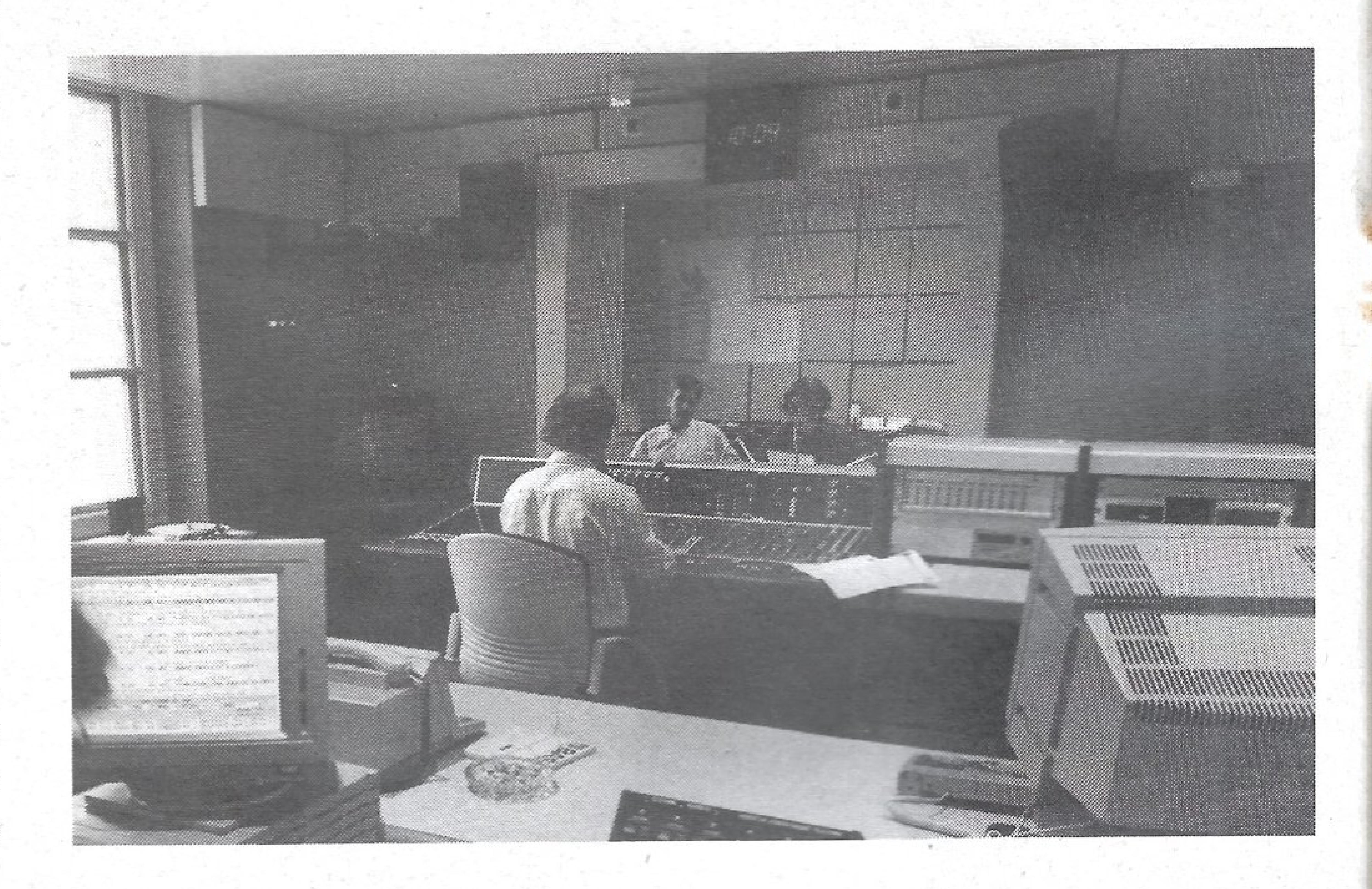
Si l'information est, depuis toujours, décisive, les moyens pour la communiquer (ce qu'on appelle aujourd'hui «les médias») se sont infiniment transformés. Durant des siècles, les nouvelles parvenaient au gré des voyageurs de passages, des porteurs de messages à pied ou à cheval... Pour ne prendre qu'un exemple: quelque deux mille ans séparent la bataille de Morat de celle de Marathon, mais la technique pour annoncer la victoire a été la même... la course à pied. Quel chemin parcouru jusqu'à l'événement commémoré cet été: l'arrivée des cosmonautes sur la lune! Une action, se déroulant à des centaines de milliers de kilomètres, vécue en direct par des millions de télespectateurs...

Etre informés, d'accord. Mais être informés immédiatement, à chaud, en permanence... est-ce si nécessaire? Je m'interroge. Est-ce qu'on ne risque pas de devenir des «voyeurs» du monde, des auditeurs qui se «shootent» aux nouvelles, des intoxiqués du «dernier flash»... Car là est bien la redoutable réalité: les pires nouvelles peuvent devenir des mélopées qui nous anesthésient plus qu'elles nous poussent à agir.

Permettez que je partage une expérience. De Pâques à fin juin, j'ai vécu dans un monastère. C'est-à-dire sans radio ni télévision. A disposition nous avions de nombreux journaux et des revues proposant des analyses; à disposition, aussi, du temps pour les lire et du silence pour les accueillir et parfois les prier. Certes, je crois que certaines impressions, je les ai ressenties moins directement, moins viscéralement, que si j'avais eu la TV. Je pense, par exemple, à l'image des étudiants de Pékin écrasés par les chars; pour en avoir discuté avec des amis, il est sûr qu'ils ont reçu ce choc plus fortement en étant, par téléviseur interposé, les témoins d'une telle barbarie. Dans l'ensemble, pourtant, je ne crois pas avoir été plus distant du monde, mais lui avoir été proche d'une manière différente.

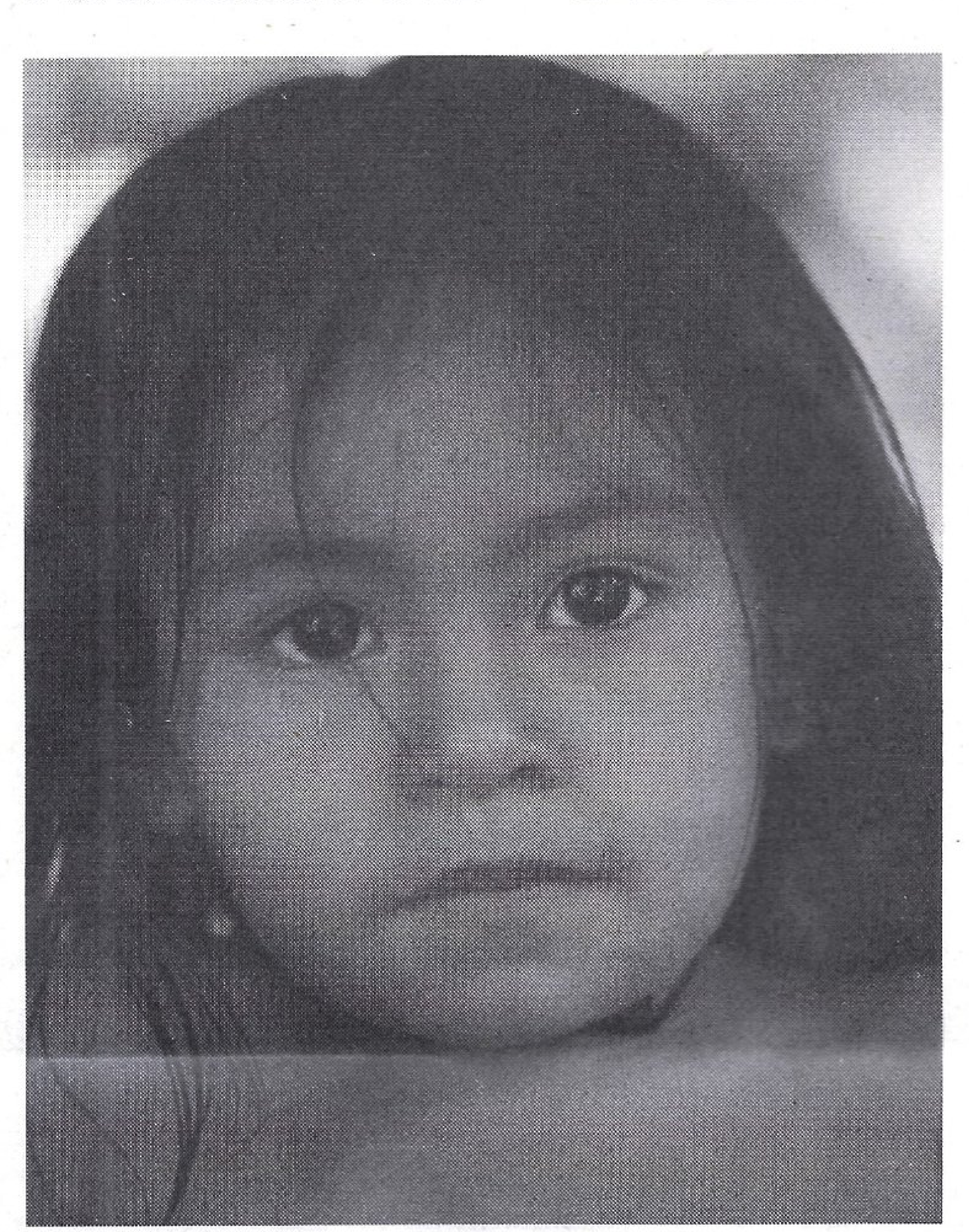
Applaudissons l'effort fait par la radio romande pour informer plus et mieux. Mais que cela ne nous dispense pas de nous demander, de temps en temps: pour un flash entendu, combien de minutes passées à l'analyse, à la réflexion silencieuse, peut-être à la prière?

André Fol



NICARAGUA - Dix ans de démocratie révolutionnaire

par Sergio Ferrari, FSF



Entretien avec Orlando Nunez, directeur du CIERA

Managua, juillet.

La Révolution sandiniste, d'abord timidement puis avec passion, a fait sienne la démocratie. En l'intégrant à sa pratique et à sa stratégie de lutte, affirme Orlando Nunez, jeune chercheur en sciences sociales et directeur du centre de recherches et d'études sur la réforme agraire, au cours d'un entretien avec l'ANN.

La démocratie sandiniste ou «démocratie tout court», dont les trois principes sont participation, consultation et représentativité, a muri ces dernières années. Mais comme le signale O. Nunez, cela n'évite pas contradictions et risques dans la construction et le fonctionnement de cette nouvelle forme d'organisation sociale. Cependant ces faiblesses ne sont pas comparables à la grave crise à laquelle fait face la démocratie libérale, médiatisée, économiquement excluante et menacée «de mort» par la faillite de son programme économique. Selon O. Nunez, la démocratie libérale se décompose en Amérique latine. L'entretien est consacré à une analyse sans détour de quelques-uns des éléments et des problèmes de la démocratie aujourd'hui.

I. Les mouvements de libération ont ôté à la bourgeoisie le monopole de la démocratie

Ann.: Que signifie la démocratie pour le sandinisme après 10 ans de révolution, en tenant compte de la nature insurrectionnelle du processus?

O.N.: La démocratie est peut-être devenue la principale bannière de la révolution sandiniste. Nous sommes arrivés à la conclusion, dans la théorie et dans la pratique, que la gauche (en tout cas la gauche latino-américaine) avait commis une erreur en laissant le patrimoine de la démocratie à la bourgeoisie. Aujourd'hui, les mouvements de libération nationale et en premier lieu le mouvement sandiniste ont ravi définitivement cette bannière à la bourgeoisie. Non seulement la révolution sandiniste a revendiqué la démocratie et l'a intégrée à sa stratégie de lutte, mais elle l'a développée dans la pratique. La vocation révolutionnaire s'accorde parfaitement à la vocation démocratique des mouvements populaires, surtout dans une période où la démocratie libérale se trouve dans une situation très critique: les secteurs progressistes développent de manière conséquente les principes démocratiques, tandis que le programme de la démocratie libérale se désagrège. Or, la démocratie a besoin d'une plateforme économique pour fonctionner.

Considérons par exemple en Amérique latine les problèmes de la dette extérieure, de la récession, de la mauvaise répartition des richesses, de la concentration du capital, de la détérioration du niveau de vie. Les gens ne sont plus disposés à accepter cette situation économique. Indépendamment du jugement que l'on porte sur elle, la démocratie libérale se retrouve sans programme, ses propres contradictions apparaissent au grand jour car elle est injuste, conservatrice et donc anti-démocratique. De plus, toute alternative réformiste semble exclue. L'essor révolutionnaire de la démocratie se situe dans sa meilleure période car, dans la pratique, il concurrence avec succès la démocratie libérale. C'est son appui populaire qui le lui permet. Le seul à pouvoir concilier les nécessités économiques et politiques de la démocratie.



II. Démocratie sandiniste = Démocratie

Ann.: Cela veut-il dire que la démocratie sandiniste soit une démocratie «tout court»?

O.N.: Avant, ici, on avait peur de la démocratie «tout court». Aujourd'hui, être démocrate c'est être révolutionnaire. L'ordre établi est dans une situation si critique et la structure économique des bourgeoisies latino-américaines si vulnérable que la moindre revendication populaire devient subversive. C'est pourquoi la démocratie sandiniste est une démocratie révolutionnaire, une démocratie «tout court». On ne pourrait pas parler de démocratie ici, sans distribution de la terre. C'est une des perspectives de la révolution que les propriétaires et l'oligarchie ne supportent pas. Il en va de même de toute autre initiative pour la distribution des richesses qui implique gestion collective et organisation populaire... Les bourgeoisies sont des classes minoritaires tandis que les classes populaires sont la majorité. C'est pourquoi il est difficile de concilier démocratie et grande propriété.



Démocratie participative (photo ANN).

C'est être tombé dans un piège que d'avoir repoussé la notion de démocratie «tout court», en pensant qu'il y a plusieurs sortes de démocratie. La crise de la démocratie lui a retiré jusqu'à son nom. Aujourd'hui, les démocraties n'ont aucune possibilité de se développer sans une orientation révolutionnaire.

III. La crise de la démocratie libérale

Ann.: Lorsque vous évoquez la crise de la démocratie libérale, vous pensez à un pays en particulier, à un modèle, à une conception?

O.N.: Je pense tout d'abord à la démocratie libérale la plus connue, celle qui est montrée en exemple, c'est-à-dire les Etats-Unis. Le taux d'abstention dans ce pays est un des plus élevés du monde. La faible participation et le peu de représentativité sont la preuve de l'échec de ce type de démocratie. Cette réalité est intimement liée à la crise de l'hégémonie impérialiste. On assiste là à la banqueroute de la démocratie libérale la plus forte et personne ne croit plus à la légitimité démocratique de ce pays. Ce phénomène a valeur de symbole pour toute l'Amérique latine. Même les gouvernements bourgeois et les oligarchies du continent ont cessé de croire au modèle démocratique des Etats-Unis. Les Etats-Unis doivent imposer leur schéma au continent et il n'y a rien de plus antidémocratique que cette situation.

En Amérique latine, la crise est également évidente. Il n'existe ni programme politique pour l'affronter ni réponse réformiste à moyen terme. La démocratie peut être maintenue autour d'un programme économique et sur la base d'un large consensus. A mon avis, la démocratie sandiniste en est le modèle le plus représentatif. Nous vivons une situation de crise et d'agression que nul autre pays ne connaît sur le continent. Si l'Argentine, par exemple, avait appliqué les mesures économiques que le Nicaragua s'est vu contraint d'appliquer, il n'y aurait pas seulement eu des pillages de supermarchés mais bel et bien une insurrection. Ces pays ne supportent pas la moindre revendication de leur peuple et vice-versa, les peuples ne supportent pas la moindre mesure d'ajustement. Les sociétés sont coupées en deux, ce sont des sociétés d'exploitation, il n'y a aucun espace pour la démocratie dans ces modèles économico-politiques.

Ann.: Et la démocratie européenne?

O.N.: Les démocraties du centre et du sud de l'Europe sont tout autant en crise que celles des Etats-Unis et

d'Amérique latine. Le taux de chômage en France et en Angleterre, berceaux de la démocratie libérale, est très élevé.

Peut-être les démocraties scandinaves ont-elles une plus grande souplesse économique et politique. Cependant, il existe un élément irréconciliable, une véritable tache que toutes ces sociétés ont en commun: le degré d'insatisfaction de larges secteurs de la population. Cette insatisfaction est à l'origine de diverses formes d'organisations, écologistes, pacifistes, etc... La démocratie européenne (et la scandinave en est peut-être le meilleur exemple) est une démocratie stérile, qui reste cantonnée dans la superstructure, réfugiée dans les parlements, les officines gouvernementales et qui n'a pas su se développer en intégrant les apports de la vie quotidienne.

La vision que nous avons de la démocratie participative n'exclut aucun secteur. En revanche, dans ces pays, les gens en ont assez des médiations. La médiatisation politique constitue la colonne vertébrale. La démocratie semble être le patrimoine des gouvernements et de certaines institutions.

IV. La démocratie sandiniste: ses valeurs et ses contradictions

Ann.: Pourriez-vous approfondir le concept de démocratie sandiniste?

O.N.: La démocratie sandiniste est participative, consultative et représentative. La participation en est le trait fondamental (la démocratie libérale est également représentative) cela signifie que le peuple occupe tous les espaces, la propriété, la production, la gestion, la défense militaire, le droit de s'exprimer et de s'organiser. En plus d'être la caractéristique principale, c'est aussi une garantie, car la démocratie n'est pas conquise une fois pour toutes. C'est un processus contradictoire et la démocratie sandiniste n'est pas exempte de ces contradictions. Le Nicaragua n'est pas immunisé contre des tentatives de restauration ni contre les coups d'État, surtout dans cette période difficile.

La participation a deux caractéristiques: elle s'exerce dans le cadre d'une lutte contre un ennemi qui l'assiège et la censure, et elle s'est développée par la pratique. Il est important de signaler les étapes qu'elle a connues. Au début, elle a été quasiment euphorique. Ces dernières années, elle a cherché à s'institutionnaliser, non seulement sur le plan juridique, mais autour de certaines taches. Dans un premier temps, la participation s'est exercée autour de vastes campagnes de santé, d'éducation, de distribution massive de terres grâce à la réforme agraire. Maintenant le peuple entreprend de gérer les acquis de cette première étape. Nous n'allons pas poursuivre éternellement ces vastes campagnes.

Dire que la démocratie sandiniste est consultative et représentative signifie qu'il existe entre le peuple et l'ensemble de la société civile, les institutions, le gouvernement, de nombreux mécanismes de consultation et de communication. C'est une caractéristique issue de la révolution même et qui se maintient. Il suffit de citer à titre d'exemple la désignation des dirigeants des organisations syndicales, de quartier ou des différents secteurs d'activité, le contact permanent entre les représentants du gouvernement et la population lors d'assemblées publiques, les réunions de concertation, la présentation des programmes de travail, les «de cara al pueblo» («face au peuple»), etc... La consultation et la participation ont acquis également un caractère particulier dans le processus d'élaboration de la constitution politique nicaraguayenne. Dans le cadre de la consultation populaire, plus de cinquante assemblées publiques ont eu lieu en juin et juillet 86.

Des centaines de représentants des secteurs sociaux, religieux et économique ont apporté leurs suggestions, leurs propositions et leurs initiatives dont un grand nombre ont été inscrites par la suite dans le texte de loi promulgé le 9 janvier 1987.

L'élection à tous les niveaux de la direction politique du pays (président, parlement, autorités autonomes sur la côte atlantique, maires, représentants au parlement centraméricain) est sans doute la meilleure illustration du caractère représentatif de la démocratie sandiniste. L'existence de dizaines de partis politiques, d'organisations syndicales et professionnelles aux options diverses permettent un véritable choix.

Ann.: Quels sont les principaux risques, défauts, contradictions de la démocratie au Nicaragua?

O.N.: La principale contradiction réside dans le rejet de cette démocratie aussi bien de la part de l'environnement régional que des Etats-Unis. Il est difficile de consolider une démocratie dans ce contexte.

Un autre problème est qu'une démocratie née au sein d'une culture autoritaire, verticale et dictatoriale et bâtie sur les épaules d'une génération révolutionnaire, si elle ne parvient pas à s'institutionnaliser, à pénétrer la culture du peuple, sera non seulement assiégée par l'impérialisme mais également par son propre passé. Il existe une autre contradiction: la structure du pays est encore trop imprégnée de l'économie de marché. Il y a des différences sociales au Nicaragua. Les mesures d'ajustement économique, par exemple, renforcent les relations de marché et par conséquent rendent vulnérable le processus démocratique.

Une autre caractéristique est le poids des valeurs traditionnelles et conservatrices qui font obstacle aux avancées politiques et économiques. Nous vivons encore dans une société très patriarcale, très machiste, où la femme qui représente la moitié de la population est victime de différents types d'exclusion. Pour toutes ces raisons, il est important de renouer avec l'enthousiasme des premières années et d'alimenter idéologiquement la conscience démocratique du peuple pour contrecarrer ces facteurs négatifs.

Cependant, malgré contradictions et conflits, il existe un immense espace et un énorme potentiel pour enrichir notre démocratie afin qu'elle pénètre davantage la société civile, la famille, la vie quotidienne. Si l'on souligne les contradictions ce n'est pas pour se lamenter mais pour voir comment l'on peut perfectionner notre modèle, inverser les facteurs négatifs et faire avancer par notre enthousiasme la démocratie sandiniste.

Mouvement des femmes et révolution

par Suzanne Lerch, GVOM

Interview d'Esmeralda Mendoza, responsable du «Secrétariat de la Femme» de l'A.T.C. (syndicat des ouvriers agricoles) dans la VIe région du Nicaragua.

Introduction

Au Nicaragua, comme presque partout, on voit surgir depuis quelques années un mouvement de femmes qui, avec obstination et créativité, remet en cause l'ordre de la domination des hommes sur les femmes, détruisant petit à petit les germes de totalitarisme qui ont toujours trouvé un bouillon de culture privilégié dans la violence et le féodalisme qui règnent à l'intérieur de la famille.

En 1989, la problématique spécifique des femmes est présente dans la plupart des organisations populaires. Produit de la lutte pour un espace politique propre, se sont créés les «Secrétariats de la Femme», qui construisent un mouvement profondément lié à la réalité spécifique des femmes de chaque secteur: paysannes, ouvrières agricoles, ouvrières d'usine, travailleuses de la santé, professionnelles et techniciennes.

Ce mouvement s'est développé jusque dans les régions traditionnellement rurales et arriérées comme la VIe région. A travers cette conversation avec Esmeralda, dirigeante régionale des ouvrières agricoles, on voit comment s'articule son histoire personnelle, avec son engagement dans la Révolution, la lutte syndicale et le mouvement des femmes.



Femme paysanne (photo ANN)

Q.: Comment es-tu arrivée à la responsabilité qui est la tienne aujourd'hui?

E.M.: Je viens d'une famille de paysans pauvres. J'ai toujours travaillé, aidant mes parents aux champs, et à la maison. Dès l'âge de 12 ans, j'ai été aux récoltes de café et de coton. A 16 ans, j'ai refusé d'aller à la récolte du coton, parce que ça me rendait malade et ce travail ne me plaisait pas. Mais mon père était de ces gens qui veulent faire la loi pour tout le monde, les enfants ne pouvaient rien décider par eux-mêmes. Il se fâcha avec moi. Comme j'avais terminé l'école primaire et que je voulais conti-



nuer à étudier, je suis partie à Matagalpa avec le seul consentement de ma mère. Mon père pensait que c'était suffisant de savoir lire et écrire. Il ne m'adressa plus la parole pendant une année.

A Matagalpa, je travaillais comme domestique, tout en suivant des cours du soir à l'école commerciale. Mais le plus souvent les patronnes n'acceptaient pas que j'étudie: «Ou tu travailles, ou tu étudies, je ne veux pas d'invitée dans la maison». Alors je changeais de travail et ainsi cahin caha j'ai pu finir la première année, bien que les patrons fassent tout pour me faire manquer les cours.

Pendant cette période, j'ai participé avec mes camarades de classe aux mouvements étudiants, aux grèves. C'était en 1975. En 1978, j'ai rencontré un garçon qui appartenait au Front. J'ai dû abandonner l'école. Il voulait que je reste à la maison, mais je m'y sentais prisonnière. J'ai décidé de continuer à travailler et avoir mon propre argent, bien qu'il ne soit pas d'accord. Et c'était soi-disant un révolutionnaire... Bientôt, la lutte s'intensifia, la Garde Nationale nous harcelait... il fut tué un mois plus tard.

Peu après, ce fut le triomphe et je continuais à participer pleinement, tout d'abord à travers la Campagne d'alphabétisation. Ensuite, comme je travaillais comme ouvrière dans les usines de traitement du café, j'y faisais le travail syndical. La majorité des travailleurs étaient des femmes. Les employeurs étaient des privés qui cherchaient à nous intimider et nous menaçaient de licenciement. Mais nous n'avons pas lâché la lutte pour l'amélioration des salaires et l'organisation du syndicat. C'était ça notre bataille.

Je suis entrée à l'A.T.C.. Comme je me débrouillais à la machine à écrire, on m'a demandé de préparer les carnets des membres. Mais je m'ennuyais vite derrière un bureau, j'en ai parlé au responsable et l'A.T.C. m'a donné un travail d'organisation de base, à la Dalia, puis à San Ramon et Matagalpa. Plus tard, j'ai connu mon compagnon, quand j'ai été enceinte de mon fils aîné je suis passée au Bureau régional.

Q.: Comment est né le «Secrétariat de la Femme»?

E.M.: En 1983, l'A.T.C. nationale a commencé la recherche sur les ouvrières agricoles. Ainsi j'ai connu les femmes qui la dirigeaient, nous discutions beaucoup. A partir de ce moment-là, on a commencé à orienter le travail en direction des femmes. La recherche nous donnait une définition de ce qu'il fallait faire.

Q.: Quelles sont les activités principales du Secrétariat?

E.M.: Chaque année depuis 4 ans, nous réalisons des assemblées des ouvrières agricoles, par entreprise et au niveau régional. C'est là que se définit le plan de travail de chaque section. Nous cherchons à intégrer des femmes dans les commissions syndicales. En ce moment, 15% des dirigeants de base sont des femmes. Avec les 100 femmes que cela représente, nous travaillons sur le thème: rôle des femmes dans le syndicat. Si nous ne le faisions pas, notre présence dans le syndicat ne servirait à rien. Nous ouvrons la voie pour que les intérêts propres des femmes soient assumés par tout le syndicat.

Dans les assemblées, nous parlons de la productivité, des conditions de travail et d'habitat, de la santé, c'est-à-dire de l'éducation sexuelle, la contraception. Beaucoup de femmes demandent que les contraceptifs soient vendus dans la pharmacie de l'entreprise.

Q.: Comment travaille le Secrétariat?

E.M.: Nous donnons beaucoup d'importance à notre propre éducation en tant que femme, nous voulons être plus nombreuses à assumer les intérêts des femmes dans le syndicat. Nous étudions les lois du travail et les lois qui bénéficient aux femmes.

Au niveau régional, je suis seule responsable, mais je travaille en commun avec les responsables des différentes branches (café, riz, élevage). Chaque semestre, nous évaluons comment chaque responsable a assumé la participation de la femme et les problèmes que cela pose. Notre plan de travail est immergé dans le plan de travail de chaque branche. On coordonne les ateliers de formation sur le rôle des femmes, l'organisation syndicale, la santé, les lois.

Nous voulons que le mouvement des femmes parte de la base. Comme femmes organisées nous devons être au four et au moulin: ne jamais relâcher le travail syndical, tout en défendant toujours les femmes.

Q.: Comment réagissent les hommes du syndicat?

E.M.: Nous ne rencontrons pas de résistance ouverte, mais nous devons travailler constamment avec les nouveaux responsables, qui ne croient pas à la participation des femmes. Notre rôle comme femme dirigeante c'est assumer la gestion syndicale face à l'entreprise, mais aussi l'intégration des autres femmes, leur prise de conscience comme femmes, leur motivation à non seulement travailler mais également à lutter pour leurs droits. Dans quelques entreprises, les femmes se lancent déjà sur n'importe quel sujet en défense des

femmes. Bien sûr, ailleurs les femmes se limitent toujours à travailler pour assurer la nourriture des gamins et c'est tout.

Pour nous, la Maison des Femmes et le Bureau de Défense légale sont très importants. Il y a des cas de licenciements injustes ou de harcèlement sexuel qui ne peuvent pas se défendre par la voie normale du Ministère du Travail parce qu'ils exigent des preuves imprésentables.

Q.: Que faites-vous par rapport aux femmes battues?

E.M.: Nous n'avons pas encore abordé ce thème directement, mais nous savons que la plupart des femmes avec lesquelles nous nous réunissons sont, ou ont été battues. Ce problème surgit toujours indirectement dans les discussions, le plus souvent au passé, car les femmes qui se font battre en ce moment n'aiment pas en parler. Quand elles se font maltraiter en public, elles se plaignent au syndicat, mais celui-ci ne fait rien parce que c'est «privé». Il n'y a en général pas de poste de police proche où déposer une plainte.

Q.: Ton compagnon, comment réagit-il à ton travail?

E.M.: Je croyais qu'il avait compris, puisque quand je l'ai connu, je travaillais hors de la ville et rentrais à la maison seulement les fins de semaine. Mais quand est né mon premier enfant, il a voulu que je reste à la maison et monta comme une conspiration avec ma mère et ma belle-mère: elles refusaient de garder l'enfant quand nous étions mobilisés tous les deux. Finalement, je lui ai amené l'enfant à son travail... Quand est né le deuxième, ce fut pire, il me traita de «mère irresponsable». Alors je lui ai dit: «tu m'as connue ainsi, si tu m'aimes, tu peux rester...». ... Il a cessé d'insister. Je n'ai pas voulu laisser la Révolution, parce que dans l'A.T.C., en accord avec ma classe sociale, je me sens réalisée.



Nicaragua, mi amor...

par Luzius Harder, FSF

Dix années de solidarité suisse avec la révolution nicaraguayenne ont laissé des traces des deux côtés. Solidarité aux multiples visages. Sa richesse se reflète dans la variété des brigades: brigades de construction, de récoltes, de santé, brigades de paix, de jeunes, de femmes, de techniciens, brigades autonomes, etc. Ajoutons les coopérants qui, pendant deux ou trois années ou davantage, travaillent dans le cadre d'institutions locales. Même certaines grandes oeuvres d'entraide se considèrent comme partie intégrante de ce mouvement de solidarité. Tout ce monde, de concert avec les comités actifs en Suisse, informe sur le Nicaragua, cherche de l'argent pour des projets et s'efforce de soutenir politiquement la révolution sandiniste.

Devant l'impossibilité de décrire tout ce fourmillement, je me concentrerai sur certains aspects qui ont trait aux rapports entre Suisses et Nicas.

«La solidarité avec la révolution nicaraguayenne se développe par étapes, un peu comme les relations à l'intérieur d'un couple», faisait remarquer récemment un responsable régional de la coopération, qui depuis des années a affaire aux volontaires étrangers. La première phase est celle de la lune de miel. Seuls sont vus les côtés aimables du partenaire, toute pensée critique est refoulée. Puis vient l'étape des confrontations, des exigences réciproques, de la prétention de changer l'autre. Enfin, de guerre lasse, on s'accepte l'un l'autre comme on est.

Cette réflexion m'a fait revivre mon premier séjour au Nicaragua, en décembre 1979. Je venais de parcourir durant deux mois les autres pays d'Amérique centrale et j'étais encore sous le choc, lorsque j'ai atterri au Nicaragua. Ç'a été la flambée d'amour au premier coup d'oeil. L'enthousiasme de ces premiers mois après la victoire sur la dictature m'a aussitôt contaminé. Tout semblait possible, le peuple entier travaillait avec entrain et optimisme. De retour en Suisse après un séjour de deux semaines, j'écrivis un article pour un hebdomadaire connu, un article «inspiré», on s'en doute, et je le pris très mal, quand je vis comment le rédacteur avait comprimé mes phrases enthousiastes, avec un scepticisme typiquement suisse.

Ce refus de toute critique dans un premier temps a été le fait de nombreux camarades. Je me souviens encore du premier tract du comité de Zurich. Il appelait à soutenir un collectif de femmes de la ville d'Esteli. L'émancipation de la femme au Nicaragua y était décrite comme pratiquement achevée. Le machisme avait disparu avec la révolution. Les projections ne sont-elles pas typiques des amoureux?

Dans la confrontation, je distinguerais deux volets: la confrontation qui se déroule en Suisse, et celle qui a lieu sur place. La première, à dix mille kilomètres du Nicaragua, est passablement théorique. Un exemple, à l'automne de 1985, un hebdomadaire de gauche publia sur plusieurs numéros une discussion sur la question de savoir si le Nicaragua devait ou non se mettre à utiliser des ordinateurs. Les adversaires des ordinateurs étaient contre, les partisans pour. Ce qu'en pensait le Nicaragua, on avait bien sûr oublié de le lui demander. Le Nicaragua prit sa décision indépendamment des résultats d'un débat où il n'avait pas été convié.

Il en va de même pour les discussions qui ont lieu entre les différents courants politiques en Suisse concernant la politique menée par le Nicaragua. Elles sont commandées avant tout par des considérations de politique intérieure suisse, le Nicaragua sert d'écran de projection. Ces débats sont importants pour le mouvement de solidarité en Suisse. Et pour le Nicaragua? Espérons qu'ils lui seront utiles au moins à long terme.

Entretemps, des voyages et des contacts de travail ont mûri ces débats. Le Nicaragua est devenu un peu plus proche, mais la réalité suisse continue à dominer l'horizon. Une donnée banale, qui conditionne nos discussions de façon décisive, que nous nous l'avouions ou non.

Lorsqu'on travaille au Nicaragua, la confrontation passe à un autre palier. Pour moi du moins, en dépit de cinq années d'activité de solidarité en Suisse, le choc a été rude: division stricte du travail, jalousies entre collègues, manque de transparence, absence d'échange d'informations et de discussions ouvertes, rythme de travail plus que modéré, autant de facteurs de déception.

Mais les Nicas aussi sont parfois choqués. Lors d'une rencontre des ONG fin 1987, les coopérants étrangers furent vivement critiqués. «Pourquoi nous imposent-ils tant de nouveautés? N'est-ce pas une autre forme de paternalisme?», demandait une représentante de la municipalité de Managua. Et un délégué du CEPAD insistait: «Il existe un projet sandiniste, il existe des organismes nicas chargés de l'exécution des projets. Pourquoi ne se borne-t-on pas à nous financer? Pourquoi ouvre-t-on tant de nouveaux bureaux? Que signifie cette méfiance?



Solidarité - construction d'une école (photo ANN)

Les coopérants se sont défendus: nous ne nous voyons pas simplement comme des vaches à lait, nous voulons également fournir un apport direct au développement du Nicaragua, dans les domaines technique, culturel ou politique. Avec les brigades nous formons l'armée des fourmis qui diffusent l'information dans nos pays, nos villages et nos villes.

Sur place la confrontation devient effectivement plus aiguë, peut-être aussi plus difficile à éviter. Les rapports se faisant plus concrets, des défis nouveaux surgissent: comment prévenir le glissement du respect de la souveraineté - que nous prônons tous - à l'ingérence paternaliste? Les brigadistes notamment butent sur ce problème. Leur futur travail d'information exige des résultats concrets, des projets menés à terme. En l'espace de quelques semaines ou de quelques mois! A cet égard, le projet de la coopération de la Confédération est beaucoup mieux adapté; il compte avec un délai de réalisation d'au moins quinze ans.

Constamment, les Européens trébuchent sur la manière différente de gérer le temps, l'argent et le matériel. Les Suisses surtout. Pour les Nicas, ce qui compte, c'est le moment présent: les rendez-vous importants sont respectés, les autres attendront; tant qu'il y a de l'argent, on le dépense; pour l'usage du matériel également, la préoccupation de l'avenir interfère modérément. Le souci de l'économie (surtout dans un pays pauvre!), qui définit tout Suisse «authentique», en prend un coup: la tentation devient forte de faire la leçon, d'imposer notre façon de voir.

En tant que coopérants, il nous arrive de jouer les médiateurs entre les deux cultures. Nous expliquons aux Nicas que les Suisses sont «chronométrés» (le mot est de l'ex-maire de Masaya, où je travaille), aux Suisses nous essayons de faire entrevoir la réalité complexe du pays. Nous évoquons son passé d'oppression, les contraintes étroites que l'impérialisme, en tous domaines - politique, économique et culturel - continue à lui imposer. Nous nous efforçons de leur faire comprendre que, replacés dans ce contexte, les résultats obtenus par la révolution sont tout simplement extraordinaires.

En dépit de ces progrès dans la compréhension mutuelle, un fossé subsiste, qui résiste même à de longs séjours et qui revient se manifester de temps à autre.

Dans une interview à l'agence Nueva Nicaragua, Patricia Elvir, secrétaire du comité nicaraguayen pour l'amitié, la solidarité et la paix, décrit comme suit les problèmes qu'affrontent la solidarité et la coopération: «Lorsqu'on contribue, pendant une période assez longue, à maintenir en selle une révolution qui a triomphé, des problèmes nouveaux apparaissent. Nos amis des comités de solidarité se sentiraient sans doute souvent plus à l'aise s'ils avaient à soutenir une révolution qui n'a pas encore pris le pouvoir. Notre tâche actuelle est de défendre notre révolution contre l'agression extérieure et de lui permettre de réaliser son projet dans des conditions matérielles favorables. Cela a exigé de notre peuple une extraordinaire flexibilité qui a pu irriter nos camarades des mouvements de solidarité. Une analyse à partir de schémas tout faits a peut-être joué un rôle. Mais nous estimons qu'à partir d'un certain moment nous devons nous rapprocher pour mieux nous connaître. L'histoire nous sépare et nos relations sont encore récentes. L'obstacle n'est pas seulement d'ordre culturel; parfois la confrontation porte sur l'interprétation de notre réalité politique.»

Des confrontations, dans un pareil contexte, sont chose banale. Ce qui semble être un secret du nouveau Nicaragua, c'est qu'avec cela la très grande majorité des brigadistes et des coopérants reviennent en Suisse comme des partisans résolus de la révolution sandiniste. Un camarade d'une brigade de travail (qui dure six mois) écrit: pour les collègues nicas, qui ont une relation beaucoup plus instinctive avec la révolution, ce qui compte c'est l'action, la conversation décontractée, le rayonnement. Bien peu de brigadistes ont échappé à la fascination de cette mentalité. A mon avis seul le contact direct, et une collaboration d'une certaine durée, permettent de connaître réellement la révolution sandiniste.

Même ceux qui ne sont jamais allés sur place, dont le travail de solidarité s'est déroulé uniquement en Suisse, restent pour la plupart fidèles au Nicaragua. Une des raisons en semble être son attitude vis-à-vis des Etats-Unis. Aucun pays n'a fait face de manière aussi résolue à l'impérialisme. Sans égard aux conséquences possibles, il met à la porte du jour au lendemain un ambassadeur des Etats-Unis trop entreprenant. Ne parlons pas de sa guerre défensive, dans des conditions d'inégalité extrême des ressources militaires. De quoi faire rêver les citoyens d'un pays dont les gouvernants osent tout juste un soupir, lorsque le personnel de l'ambassade des Etats-Unis fait de l'agit-prop dans les salles de rédaction et les écoles.

Il reste la dernière phase: l'acceptation du partenaire tel qu'il est, avec ses côtés forts et moins forts. Il faut des années pour y arriver. Certains acceptent le Nicaragua sans réserve et en même temps ils doivent constater qu'ils sont trop différents, leur histoire, leur culture leur colle à la peau. De retour en Suisse, leur solidarité devient moins conflictuelle, mais aussi moins chaleureuse, ce qui ne veut pas dire moins efficace; le Nicaragua, au contraire, peut gagner à cette mutation.

De gens qui ont entièrement tourné le dos à la révolution sandiniste, j'en connais peu. Ceux-là même qui semblent n'y plus penser ne l'oublient pas facilement. Il arrive que son influence survive dans le soutien donné à d'autres mouvements de résistance ou encore, plus souterrainement, dans le changement de style de vie en Suisse.

Témoignages:

4 jeunes de San Carlos en juillet 1989

par Emannuelle Wyss, GVOM

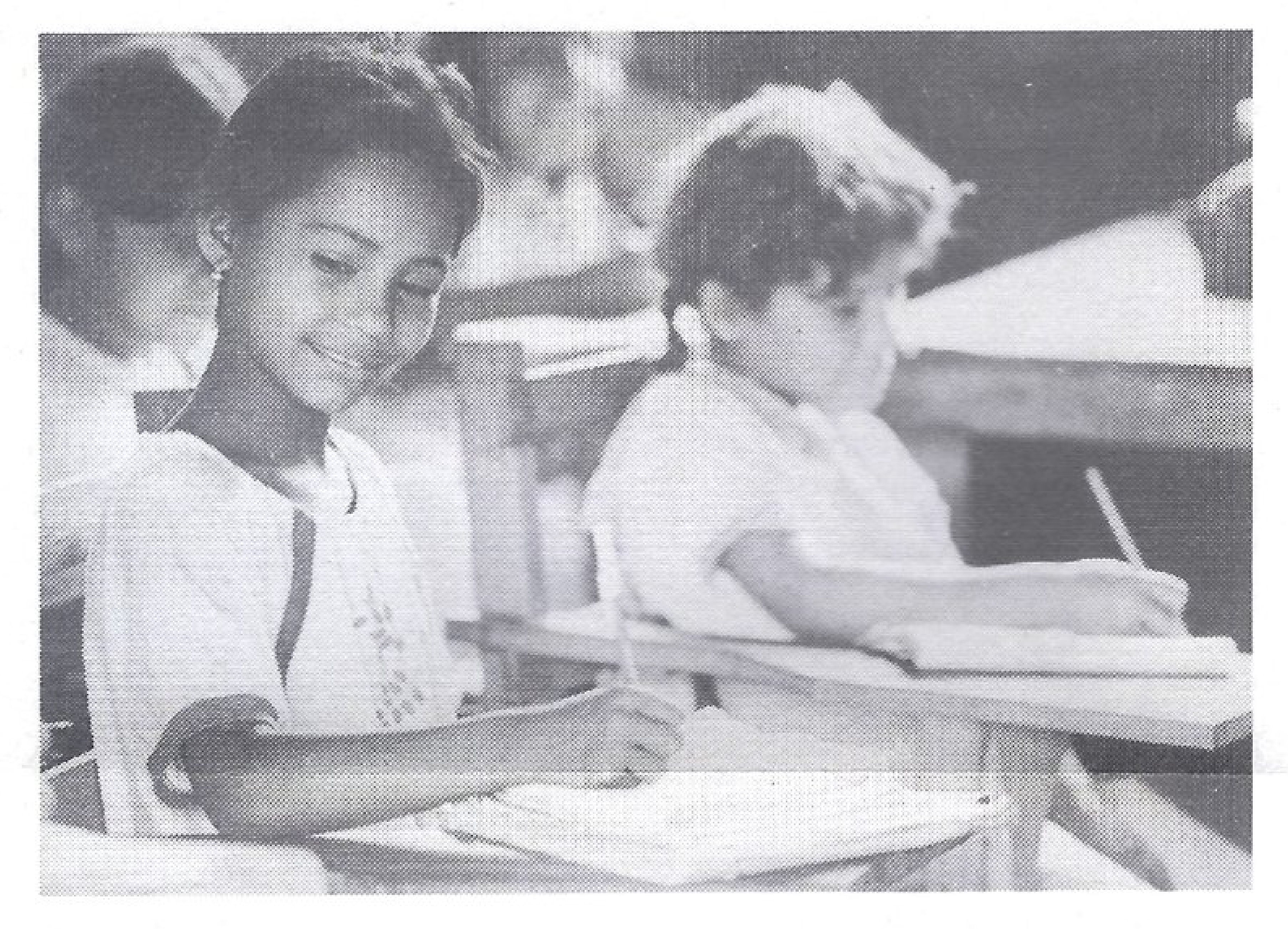
Après 10 ans de Révolution Populaire Sandiniste, comment vivent les jeunes qui avaient 4 ou 5 ans quand au fond de cette zone oubliée de Rio San Juan est arrivée la nouvelle du triomphe: - «triomphe de quoi?» - demandaient les paysans sortis plusieurs jours après le 19 juillet de leur forêt vierge pour acheter du sel et des médicaments à San Carlos!!!

J'ai choisi d'interroger 4 pré-adolescents de notre quartier, un des plus pauvres et populaires de San Carlos. Il ne s'agit pas d'un échantillonnage absolument représentatif; pourtant je crois qu'il reflète la réalité de beaucoup de jeunes d'ici, en particulier ceux qui font partie d'une famille nombreuse...



Maria Elena, 14 ans

Maria Elena est une fille effacée, souriante, qui vit avec sa petite soeur et ses 4 frères dans une maison aux planches mal ajustées et au sol de terre battue. Son père est mort. Sa mère vit actuellement avec un autre homme, père de son 11e enfant. Elle travaille comme lavandière à l'hôpital où tout le linge se lave encore à la force du poignet!



De jeunes étudiants (photo ANN).

Maria Elena va à l'école l'après-midi; elle est en 4e année primaire. Quand elle parle, ses yeux brillent, son sourire se fait moins timide: visiblement, ça lui plaît! - «Raconte-moi une de tes journées». Nous sommes assises dans la seule chambre que compte la maison, sur un des 4 lits-«ciseaux» de toile tendue, sans matelas. Il faut lui tirer les vers du nez: et après? et ensuite? à chaque phrase pour qu'elle continue. Sa maman la réveille à 5h. du matin, puis part travailler et la laisse préparer le déjeuner (qui se cuit sur le feu de bois), donner à manger aux plus petits, ranger la maison, baigner le bébé de 9 mois... Quand il dort, elle a du temps pour étudier, sinon elle doit sans arrêt le porter pour qu'il ne pleure pas. A midi, lorsque les enfants ont mangé, elle part pour l'école avec Carlos (12 ans) qui s'est baladé toute la matinée! Quand Maria Elena revient de classe, le souper est prêt. Parfois elle va regarder la TV chez les voisins avec le bébé, parfois elle reste à la maison et va se coucher.

Pendant l'entretien Carolina (5 ans) entre avec le petit qui hurle et s'est sali. Maria Elena va le changer, et le gardera sur ses genoux le reste du temps. - «Tu ne sors jamais au village le soir (c'est à 20 minutes à pied)?» - «Ni le soir, ni le jour, je n'y vais pratiquement jamais, ma maman ne me laisse pas y aller». - «Comment tu imagines ton futur, comment tu aimerais vivre dans 10 ans?» Elle rit... plus par manque d'idées, je crois, que par gêne. - «Rester ici avec ma maman pour l'aider». - «Tu n'as pas envie d'avoir une maison, des enfants?» - «Oui, mais en restant avec ma maman»... Cette absence de projets pour le futur me surprend; on dirait que je lui ai posé une colle. A l'âge où les filles de chez nous vivent de projections dans l'avenir, elle n'a pas d'horizon, n'arrive pas à s'imaginer ailleurs, avec d'autres gens... Le vivre au jour le jour est une qualité que j'ai apprise ici au Nica, mais ce manque de perspective, imprégné du fatalisme ambiant, m'effraie...

La révolution? Ça ne lui dit rien, pas plus que Sandino. Elle ne peut pas me dire non plus pourquoi son frère aîné est allé se battre pendant 2 ans - il vient de terminer son service militaire.

Les difficultés que vit le pays, c'est le manque de nourriture, il n'y a pas assez d'argent pour acheter le nécessaire, et le bois pour cuisiner qui est cher... elle ne sait pas dire pourquoi on en est là. Son plus grand désir? Avoir une télévision. - «Dans votre pays, je pense que les jeunes ont la vie plus facile, ils ne manquent de rien». Comment lui expliquer le mal-être des jeunes de chez nous au milieu d'incontestables facilités matérielles?!

Douglas, 15 ans

Douglas est un petit gars sympa, ouvert, qu'on rencontre toujours flanqué de ses 2 soeurs de 9 mois et 3 ans. A l'entrée de sa maison, une table chargée d'oeufs, bananes, citrons, etc... C'est le petit commerce qui aide la



Jeunes mécaniciens (photo ANN).



famille à survivre. Quand j'arrive pour mon interview, il est occupé à cuisiner: il accepte qu'on fasse les 2 choses à la fois. Il fait frire longuement le riz, à la mode nica, puis ajoute l'eau et le sel.

Douglas suit sa 5e et 6e année primaire le soir de 18h. à 21h., ce qui est courant pour ceux qui travaillent la journée. Il se lève vers 4h., nettoie et astique la maison, prépare le déjeuner. Lorsque ses parents ont mangé, ils le laissent seul avec la vente et les deux petites. C'est lui qui cuisine les trois repas et parfois qui lave le linge. - «Quand je m'ennuie, je lis. J'ai un livre de lecture de 4e année, et de temps en temps des journaux». - «Tu sors pendant la journée?» - «Oui ça m'arrive». - «Seul?» - «Tu parles, il faut que j'embarque les deux gamines, sinon c'est les hurlées»!

Douglas aimerait jouer au baseball; mais surtout, sa passion, c'est la mécanique. Il a fait un stage d'un mois, ça lui plaisait, mais son père l'a retiré parce que c'est un métier pénible, sale - et aussi parce qu'il avait besoin de quelqu'un pour garder la maison -. S'il ne peut pas faire de la mécanique, Douglas étudiera, à Managua ou à Leon. Il devra aussi aller au service militaire, quand il aura 18 ans. Son frère aîné a peur. - «Moi pas. Si on me tue, on me tue et voilà». Mais de la révolution, il ne peut rien me dire. Pourtant son père est sandiniste, et Douglas est intelligent et capable par exemple de me faire des théories sur les difficultés du pays: 1) on n'a pas d'argent pour acheter; 2) quand on a de l'argent, on trouve peu à acheter; 3) il y a des gens qui n'ont pas assez à manger. Et tout ça à cause de la hausse du dollar.

Le plus grand désir de Douglas: que s'arrête la guerre. Il y a encore une petite question qui me démange: - «Ce n'est pas un travail de fille de laver, cuisiner, s'occuper des enfants?» - «Non, c'est naturel, tout le monde peut le faire». Il croit à ce qu'il dit. Saura-t-il garder cette attitude une fois adulte, malgré le machisme ambiant?

Reyna, 14 ans

Reyna, un air un peu canaille, est connue dans le quartier pour ses fugues et ses problèmes avec sa mère. Jusqu'à l'âge de 7 ans, elle a vécu au Costa Rica avec son père, puis elle est revenue au Nicaragua. Elle ne rêve que de retourner là-bas, mais il lui faut avoir 18 ans pour passer la frontière seule. Alors, en attendant elle supporte les coups et réprimandes qui pleuvent souvent sur toute la maisonnée! Son échappatoire: ces fugues dans un village, chez une tante, où son grand plaisir c'est d'aller jouer avec sa cousine dans un petit ruisseau (on sent chez Reyna un grand besoin de s'amuser).
Elle m'accueille entourée de ses soeurs, la plus petite endormie dans un hamac. La maison est précaire, ouverte à tous les vents... Reyna me raconte sa journée: levée à 5h. elle se met à cuisiner (riz, haricots, tortillas, on change rarement). Pendant que sa maman part au travail, et que son beau-père «ne fait rien», elle donne à manger aux cinq petits, les baigne, en envoie deux à l'école et emmène deux autres à la garderie. Elle garde la maison et le bébé jusqu'après le dîner (qu'elle prépare) et ensuite part à l'école. Au retour, elle retire les deux enfants de la garderie, et fait le souper quand il n'est pas prêt - la maman rentre à 15h.! -. Elle couche les trois plus petits avant d'aller voir un moment la TV chez les voisins. - «Et ta maman, elle fait quoi?» - «Rien, elle se repose».

Son avenir, Reyna le voit avec son père, mais ensuite elle aimerait avoir sa maison à part, avec ses enfants. La révolution? A elle non plus, ça ne lui dit rien. Mais elle s'anime quand je parle de Sandino, de Carlos Fonseca (fondateur du FSLN, commandant en chef de la révolution, mort au combat en 1976): -«Ils ont aidé le pays: avant, personne n'étudiait, ils ont aidé à mettre Somoza dehors, pour qu'il y ait des professeurs, et des médecins.»

Les problèmes actuels sont qu'on gagne très peu, que tout est cher, que ça ne suffit pas pour la nourriture. Elle n'en connaît pas la cause. L'armée, c'est pour défendre le peuple, pour que les contras ne viennent pas nous tuer.

Reyna souligne l'importance de l'école, comme les autres... pour les matières étudiées, mais certainement plus encore pour le changement, la décompression que représente le fait de laisser la maison, les petits frères et soeurs et les responsabilités pour discuter, rire, sûrement aussi faire les fous et flirter comme n'importe quels jeunes de leur âge!

Marlon, 14 ans

En entrant chez Marlon, on a l'impression de pénétrer dans un atelier de charpenterie. Machines, planches et outils s'amoncellent dans ce qui devrait servir de salon. Maîtres d'école, ses parents ont changé d'activité pour des raisons économiques.

Marlon va à l'école, en 1ère année secondaire. Il commence sa journée à 5h. du matin en étudiant! Il déjeune et va à l'école toute la matinée. Quand il rentre, sa soeur a préparé le repas, il mange et ensuite fait ses devoirs, puis aide son père dans le travail de charpenterie, ou sort se promener ou jouer. C'est lui qui fait le souper.

Il pratique deux sports, baseball et football, qui lui ont déjà permis de voyager dans tous le pays pour des championnats. Seul des quatre interviewés, Marlon a la permission de sortir le soir avec ses copains, d'aller au ciné ou aux fêtes. Cette liberté vient probablement de ce qu'il a des frères et soeurs du même âge que lui, qui tous donnent un coup de main à la maison. Mais aussi parce que ses parents, par leur formation, ont une autre idée de l'«utilité» des enfants.

Le futur de Marlon est incertain: - «Peut-être que je resterai ici, peut-être que je m'en irai»... Lui non plus ne peut rien me dire sur la révolution - décidément, qu'on ne vienne pas me dire que les enfants du Nica sont endoctrinés! -. Sandino et Carlos Fonseca réveillent un peu plus d'intérêt: - «Carlos a enseigné à lire au peuple, ils ont donné leur vie pour le Nicaragua».

Marlon pense qu'actuellement les gens n'ont pas beaucoup de problèmes (!). Il sent pourtant que tout ne tourne pas rond, mais s'embrouille dans ses explications: la richesse du Nica a diminué, parce que les Etats-Unis voulaient s'emparer du pays, mais ils n'ont pas réussi à le soumettre... Le raisonnement s'arrête là. Le service militaire, c'est pour empêcher que les contras viennent nous faire du mal.

Son plus grand désir: sur le moment - «aucun», me dit-il. Trois jours plus tard, il vient vers moi: - «le désir, l'autre jour, je ne l'ai pas dit, parce que je me gênais. J'aimerais avoir un vélo»!

Nous avons fêté les 10 ans de la révolution ce 19 juillet. Dix, c'est un beau chiffre rond, dont le zéro en forme de coeur s'étalait en rouge et noir sur tous les pulls ce jour-là! Mais la révolution ne s'est pas achevée à cette date, même si c'était un moment très important. C'est un processus dynamique, qui touche les êtres en profondeur, qui change peu à peu les consciences et qui sera l'évolution de plusieurs générations peut-être pour que les Maria Elena, Douglas, Reyna et Marlon de notre zone spéciale découvrent «EL FUTURO LUMINOSO» des affiches de Managua!



Une petite fille dans le parc: *Je suis une petite fille, je me trouve dans une petite salle* *Chinandega*

Développement... de misère

Réseaux PAUVRETE-MISERE
Réseaux ECONOMIE(S)
Réseaux POLITIQUE(S)
Réseaux SOCIAUX - HUMANITAIRE - SOLIDARITE
Suisse et Mondiaux...

4 week-ends en 1990:

10 et 11 février - 17 et 18 mars

19 et 20 mai - 9 et 10 juin

4 week-ends qui forment un ensemble indissociable!

Pour faire le point et repérer les réseaux qui créent la misère, la précarité... et repérer les réseaux qui rendent le développement possible.

Une approche à partir de situations d'exclusion d'individus, de familles, de groupes, de pays...

S'adresse aux travailleurs sociaux, santé publique, coopérants, responsables de quelque chose, mères, pères, soeurs, parrains...

Pour chaque week-end un intervenant compétent dans la matière proposera une démarche (active) interpellatrice.

Lieu: à déterminer selon les inscriptions

Prix: 80.- et 120.- par week-end, selon moyens

N. max.: 12-15 participants

Animation-coordination: Gilbert Zbären

Violence - conflit... communication

26 soir, 27 et 28 janvier 1990

27 soir, 28 et 29 avril 1990

Comment je réagis face à la violence, face à ma violence, aux conflits relationnels, intérieurs, etc...

Faire un bout d'avance par rapport à ces situations...

Comment dépasser la notion perdant-gagnant tout en pouvant vivre de manière plus satisfaisante...

Démarches proposées par les animateurs et travail personnel à partir des demandes des participants. Utilisation de supports tels que: jeux de rôles, théâtre images, moyens non-verbaux... Moments pour faire le point et apports théoriques selon le déroulement de la démarche.

Lieu: Longirod (jura vaudois)

Prix: Entre 100.- et 180.- selon moyens

N. max.: 12 participants

Animation: Linda Giacometti (CMLK), Gilbert Zbären (GVOM)

Inscription:

dès que possible p.a. G. Zbären 10 rte de Lausanne 1033 Cheseaux

Session: ____________________

Nom: ____________________

Prénom: ____________________

Adresse: ____________________

Tél.: ____________________

Souhaits: ____________________

____

FSF - FSF - FSF - FSF -

Départs

Le 28.6.1989, Catalina et Jean-François CUENNET MAS BUSQUETS, infirmier et traducteur du Groupe FSF-Genève, ont rejoint Esmeraldas en Equateur.

Dans le cadre du diocèse, Catalina participera aux activités du CECODI (Centre d'enfants malades) et accompagnera la formation de groupes de femmes dans le domaine de la santé. Jean-François donnera des cours de langues à l'Université, organisera un centre linguistique et collaborera au Centre de formation.

Leur adresse: Vicariato Apostolico, Casilla 65, Esmeraldas, Equateur.



Le 1.8.1989, Claudia MOLLET de Puebla (Mexique) orfèvre, a rejoint le Centre de Protection des Mineurs au Nicaragua, près de Managua. Par l'enseignement et l'artisanat, elle suit la formation des animateurs de cet Institut.

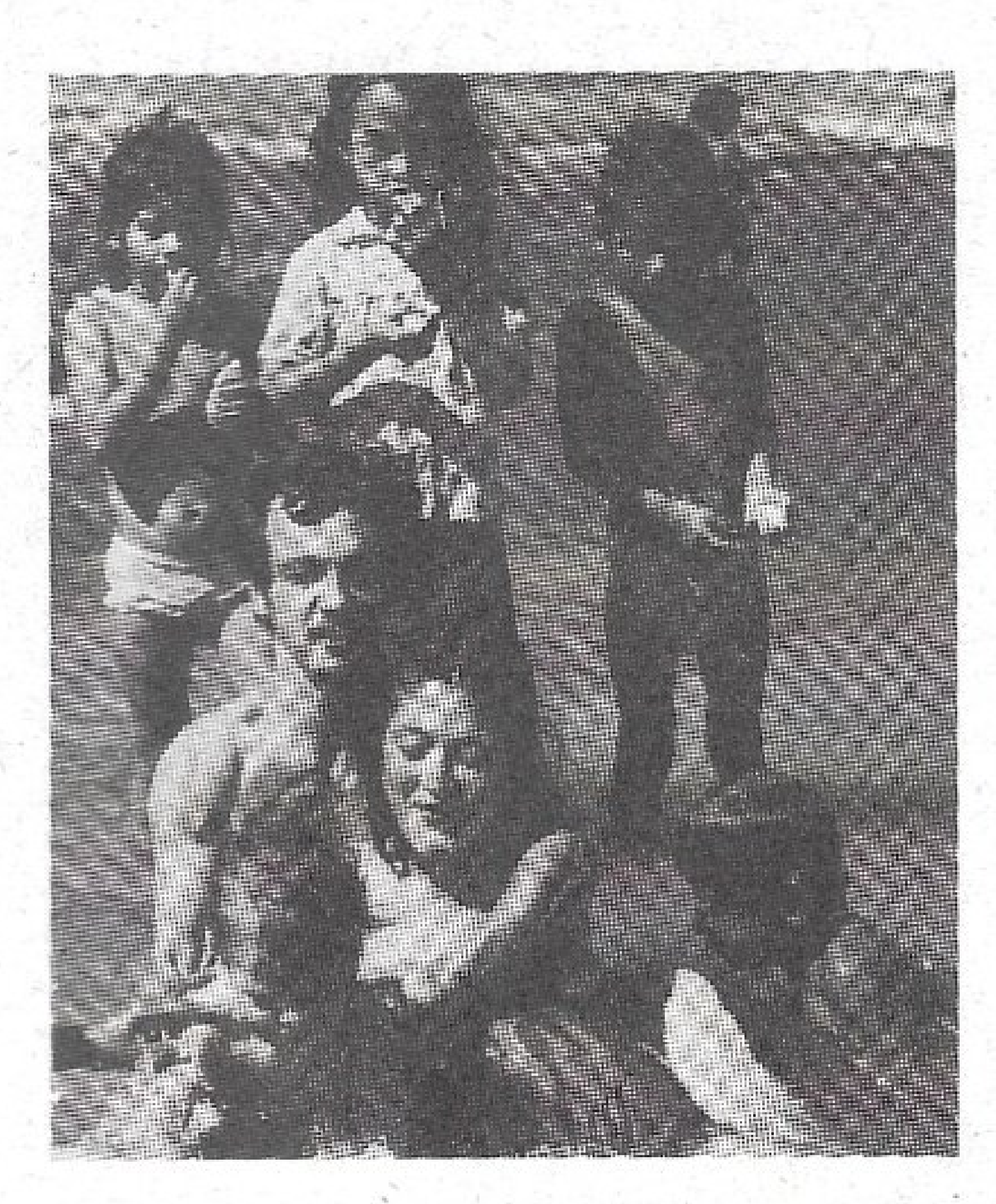
Son adresse:
c/o Andrès Rondo,
apartado 1961,
Managua,
Nicaragua.



Le 1.8.1989, Aidalina et François JOSS-PADILLA et leurs enfants Jesus, Pablo et Ana, assistante dentaire et technicien-dentiste, sont devenus volontaires FSF. Dans le cadre du département de la santé, à la clinique dentaire Mauricio Abdalah, à Managua au Nicaragua. François pratique et enseigne les techniques dentaires, tout en organisant le travail du laboratoire.
Leur adresse:
Ciudad Sandino, Zona 6,
Casa L55, Managua, Nicaragua.

Le 4.9.1989, Denise et Rafic SAADE-MONNET, du groupe FSF-Valais, enseignante et éducateur, partaient pour Rmeich au Liban. Ils participeront à l'Ecole Notre-Dame, aux cours de formation des élèves et des professeurs.
Leur adresse:
c/o Bassar William, Transport Section U.N.I.F.I.L., P.O. Box 75, Nahariha 22100 Israël.

Le 9.9.1989, Francine et Thierry BLANC-DISERENS, du groupe FSF-Vaud, éducatrice et agriculteur, et leurs enfants Pamela et Marie, ont quitté la Suisse pour le Rwanda, au service de la commune de Gisovu. Francine accompagnera les groupes féminins dans le domaine de la santé, des travaux ménagers et de la petite enfance. Thierry suivra les efforts faits dans l'augmentation et l'amélioration de la production agricole et animale et accompagnera les animateurs paysans.
Leur adresse:
B.P. 5, Kibuye, Rwanda.









Le 11.9.1989, Agnès BRAHIER, enseignante, du Jura, a rejoint Moundou au Tchad. Elle enseignera les sciences naturelles au Collège Notre-Dame de Moundou et suivra les activités extrascolaires des élèves.
Son adresse:
Collège Notre-Dame du Tchad,
B.P. 29, Moundou, Tchad.

Retours

Le 4.6.1989 Raphaël CATTIN, employé de commerce, qui a participé à la pastorale et catéchèse des communautés chrétiennes de la paroisse San Luis au Pérou.
Son adresse: Couchant 30, 1007 Lausanne.

Le 15.6.1989, Rosa et Charles-André DESCOMBES-ALSEDA, infirmière et assistant-social, ainsi que leur fils David, qui ont travaillé à Mombaroua au Tchad, dès novembre 1984: Rosa, dans l'animation sanitaire, Charles-André dans celle des puits et des greniers communautaires.
Leur adresse: c/o Saclosa No 40, «Bar Panama», 08240 Manresa (Barna), Espagne.

Le 15.6.1989, Monique et Jean-Marie AEBISCHER-ROSSIER, enseignante en économie familiale et agriculteur. Ils ont travaillé, Monique dans la promotion de la femme andine (organisation de cours, suivi des responsables) et Jean-Marie, dans le cadre de l'Institut d'Education rurale, à la promotion des communautés paysannes de la zone du diocèse d'Ayaviri au Pérou, comme à la participation de l'équipe des animateurs du IER.
Leur adresse provisoire:
c/o Jean-Daniel Bosson,
1720 Chesopelloz.



Wanted: mouton à 5 pattes!

...ou, plus simplement, une dame ou un monsieur qui réunirait les qualités (et expériences) d'agriculteur/ éleveur et d'animateur. Cela pour notre projet d'animation villageoise dans la région d'Agadez, au Niger.

Plus exactement, les tâches de ladite personne comprendront:

- collaboration à l'animation, au suivi des groupes villageois et conseils pour la réalisation d'initiatives autogérées de développement;
- collaboration pour l'organisation de stages destinés aux responsables de groupes et aux collaborateurs nigériens;

- appui à la consolidation des structures de groupes.

Le contrat serait d'abord pour 2 ans, éventuellement renouvelables.

Nous attendons votre candidature (avec CV et explication de vos motivations particulières pour ce poste) à: EIRENE, CP 2262, 2302 La Chaux-de-Fonds.

... Et puis, si votre poste de rêve eût plutôt été assistant(e) au bureau de coordination d'Agadez, ou technicien/artisan de village à Bedogo (Tchad), ou encore infirmier/ère pour le développement de la santé primaire dans la région de Djouman (Tchad encore), consolez-vous: ces postes aussi sont disponibles!! Candidature semblable à adresse identique, svp.

... Et si décidément rien de tout ça ne vous tente, qu'est-ce qui nous empêche de nous rencontrer, hmm? Alors, pour découvrir les belles gueules burinées des sympathiques membres du dynamique comité d'EIRENE-Suisse, réservez votre samedi 14 octobre - et inscrivez-vous à l'adresse cidessus, ou au tél. 039 / 36 11 35 (si possible à l'heure de sieste des petits).

Philippe Beck

COMMUNIQUÉ

Forum
La non-violence
dans les luttes pour
les droits de l'homme

Paris, 25-26 novembre 1989, 186 av. Daumesnil (métro Daumesnil).

Avec: Adolfo Perez Esquivel (Argentine), Daniel Berrigan (USA), Moubarak Awad (Palestine) , Beyers Naude (Afrique du sud), José Blanco (Philippines), des représentants du mouvement de paix polonais Paix et Liberté ainsi que du peuple kanak...

Programme:
Samedi 25, de 10-12h. et de 13-19h.: Témoignages-débats.
Dès 21h.: Spectacle.
Dimanche 26, de 9-12h.: Témoignages-débats. De 14-16h.: Table ronde. De 16h.30 à 17h.30: Manifestation symbolique.

Renseignements:
(0033 1) 42 52 71 05
Inscriptions (également pour loger chez l'habitant):
Non-violence et Droits de l'homme, 64 rue d'Orsel, F-75018 Paris.

FSF - FSF - FSF - FSF -

Le 9.8.1989, Cecilia et Aldo Salvi-Bisi infirmière et ingénieur en électronique, et leurs enfants Damiano et Laura. Ils ont travaillé, dès janvier 1985, à Esmeraldas en Equateur, Cecilia dans le cadre du dispensaire et à l'animation sanitaire dans les quartiers, Aldo à l'enseignement de la physique au collège, d'abord, ensuite à la direction de la radio diocésaine.
Leur adresse provisoire:
Hôtel de Ville 61,
2300 La Chaux-de-Fonds.

Naissances

ARMAND, le 12.6.1989, au foyer de Patricia et Didier Maillet-Boutier, Garage Secours catholique, B.P. 271, Sokodé, Togo.

LEA SOPHIE, le 18.6.1989, au foyer de Barbara et Philippe Evard-Hahn, Rue Aug. Bachelin 31, 2000 Neuchâtel.

LEO, le 25.8.1989, au foyer de Pascale et Olivier Souvay-Gigon, C.P. 1140, Joao Pessoa, Brésil.

Mariages

Le 19.8.1989, entre Bernadette PROGIN et Pierre PIGNON, 1138 Villars-sous-Yens.

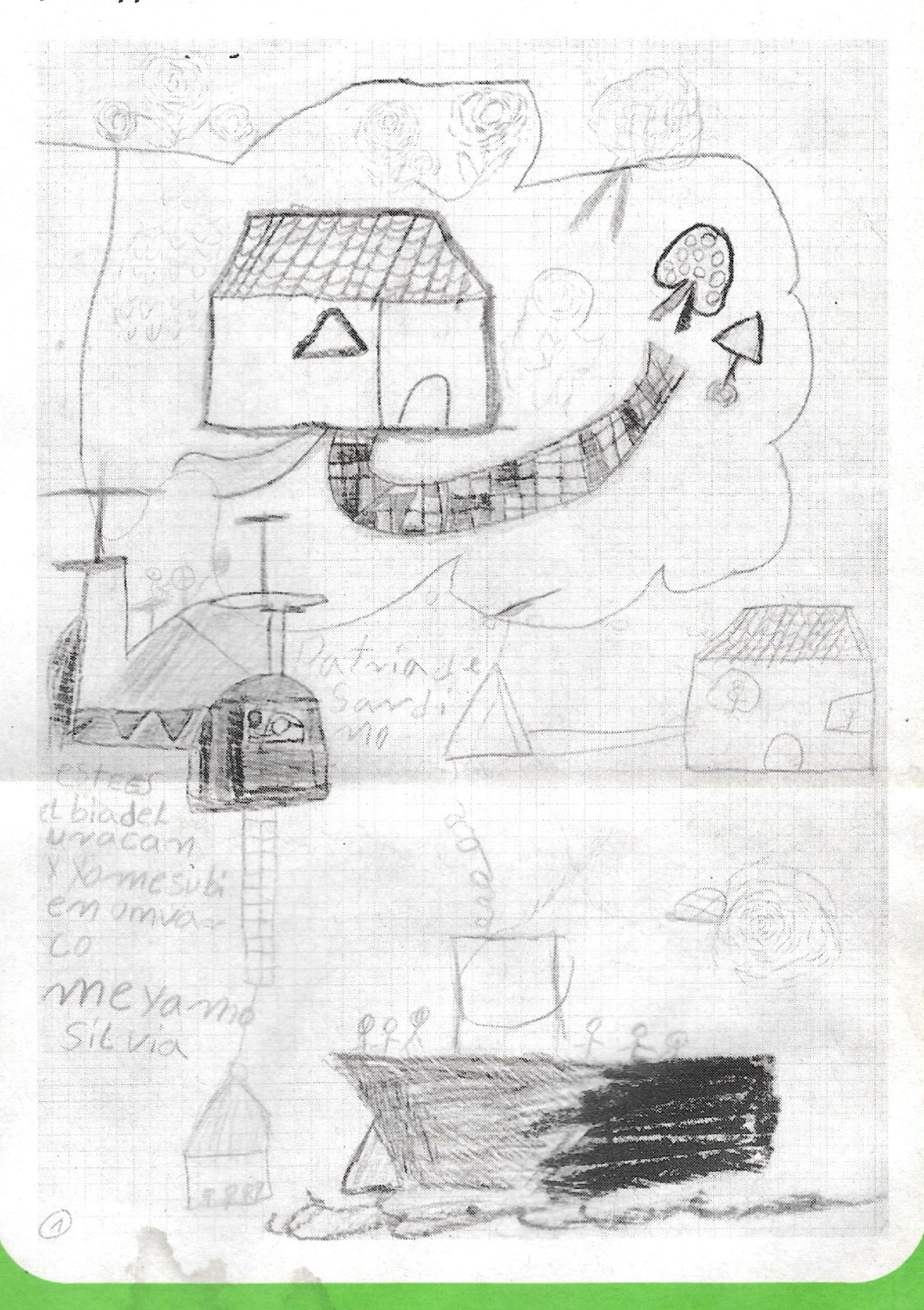
Le 7.9.1989, entre Donatella ISIDORI et Ambrogio REDAELLI, P.xa Giovanni XXIII, 1 Monticello B.xa, Como.

Le 23.9.1989, entre Chantal VUILLAUME et Oliviero RATTI, Via Stazio 2, 6900 Massagno.

C'est le jour d'un ouragan et je suis montée dans un bateau.

Je m'appelle Silvia

DIS !... TU M'ECOUTES ?



Rédaction:
Av. Juste-Olivier 11
CH-1006 Lausanne
CCP 10-10580 - 2

EIRENE
Service chrétien international pour la paix
Comité suisse
CP 2262
CH-2302 La Chaux-de-Fonds
CCP 23-5046 - 2

FSF
Frères sans frontières
Grand-rue 34
CH-1700 Fribourg
CCP 17-7786 - 4

GVOM
«La Joliette»
Chemin des Bolets
CH-2013 Colombier
CCP 10-20968 - 7

Changement d'adresse: prière de l'annoncer directement au Mouvement concerné

INTERROGATION parait huit fois par année.
Il est adressé aux membres de nos organismes selon les statuts

Impression: Imprimerie Glasson SA - Rue de la Léchère 10
CH-1630 Bulle

J.A.
1033 CHESEAUX-SUR-LAUSANNE